

Des très riches heures ou les très riches heures de Monsieur B.

Je dodeline plus que je ne marche dans le grand couloir sans âme, sous les lumières pâles de la maison de santé de Noisiel. J'entends dans ma solitude résonner les premiers accords des deux guitares. La mélancolie de ces cordes pincées s'entremêle et accélère, devient virevoltante quand entrent dans la danse les violons. Deux tziganes grattent leurs guitares sans répit, ranimant du fond des nuits ma mémoire sans savoir que roule en moi un flot de détresse qui fait renaître sous leurs doigts ma folle jeunesse.

Je marche, seul, et plus la porte semble s'éloigner alors qu'elle s'approche, plus ma solitude m'étouffe. Je distingue le panonceau indiquant qu'il faut sonner puis entrer, procédé auquel je souscris depuis tant d'années. N'ai-je jamais essayé d'ailleurs d'entrer sans sonner ? Est-ce seulement possible ? La sonnette fait-elle office d'alerte pour Charon qui roupille dans un coin, ou s'adonne aux cartes avec un centaure mi-homme mi-cheval dont une voyelle seule le distingue ?

Quand je pousse la porte, la pièce tourne autour de moi dans une folie furieuse, comme les amants tournent sur eux-mêmes aux sons des violons déracinés. Je lance un bonjour puis m'assois en posant sur la chaise voisine mon chapeau fatigué que j'époussette. Autour de moi s'époumonne un jeune enfant dans les bras de sa mère, la morve au nez. Ils semblent originaires de l'Asie du Sud-Est et doivent venir consulter le nouveau médecin dont le nom est parsemé d'une prairie de lettres A jonchée de quelques consonnes. A ma droite, une jeune-fille renifle en regardant son téléphone dont le haut parleur me fait d'avantage l'effet d'une plainte que d'une discussion, dans une langue de l'est. Je comprends en voyant sa comparse sortir des toilettes qu'il doit s'agir de jeunes-filles Roms qui habitent à la lisière de Champs sur Marne, à quelques mètres à vol d'oiseaux. Par ce froid, il n'est pas étonnant qu'elles s'enrhument. Les médecins de ce cabinet acceptent de les prendre en consultation ici, c'est le signe qu'il reste une once d'humanité dans notre monde.

Lorsque je viens dans cette salle, je me positionne inlassablement à côté du brise vue qui fait face aux fenêtres, dos au couloir où s'échelonnent les cabinets des docteurs et doctresses. Je farfouille alors dans mon sac et parvient à retrouver dans le chaos qu'il contient une paire de lunettes, d'abord, un livre, ensuite.

On entend en ce lieu un bruit silencieux, une rumeur incandescente, un murmure permanent ponctué de portes qui s'ouvrent et se ferment, de pas qui vont et qui viennent, de la sonnette qui retentit, de Charon qui tourne la poignée de la porte, du bruissement des manteaux qui frémissent quand ils rencontrent les chaises, des « bonjour » et « au revoir » qui rencontrent ou pas une réponse, des « bonjour » et des « au revoir » qui ne sont pas dits et sont remplacés par une présence, un regard évité, une absence. Parfois on entend un nom qui résonne, qui devient un écho. « *Madame G* ». « *Madame G* ». Si on lève les yeux on aperçoit le médecin qui fouille dans les ténèbres à la recherche du patient mutique autant qu'invisible et on répond par un mouvement de la tête et un regard empli d'excuses de ne pouvoir incarner l'être désiré.

Nous sommes en fin d'après-midi, je suis un peu en avance. Je m'autorise un clignement de paupières.

Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, je suis aveuglé par un immense soleil. Sur ma droite un épais mur que je touche, palpe, dont j'éprouve la rudesse comme la douceur de l'âge ancestral. Je suis sur un ouvrage si majestueux qu'il en est splendide et que le spectateur est écrasé devant sa superbe.

Arrivent face à moi quelques soldats, vêtus de cottes de maille, de jambières, arborant des grands boucliers ronds et colorés, des casques, des épées à la hanche et une lourde lance dans la main droite. Ils sont barbus et passent à côté de moi dans une course toute militaire, d'un pas preste et chargé d'importance. Je les suis du regard avant de revenir sur l'horizon qui est le mien, adossé à la muraille : j'ai devant les yeux un océan de tentes, une soldatesque impressionnante, des étendards par milliers, des chevaux et des bombardes. 80 à 100 000 soldats ottomans, plus de 120 navires croisent devant la ville. Cette muraille qui les surplombe est l'ouvrage initial de Constantin le Grand, qui protège la ville d'une attaque terrestre comme maritime. La triple enceinte défensive des murs théodosiens a été construite au Ve siècle. Elle a vu se briser les assauts des Avars, des Rus', des Bulgares et tant d'autres peuples belliqueux à l'endroit de Byzance, de Constantinople. Il faut attendre cette année, face à l'immense armée ottomane en ce mois de mai pour que la ville soit déchue, l'empire soumis, le *Basileus* destitué, les milliers d'habitants tués ou réduits en esclavage. A cette heure nous n'en sommes pas à cette extrémité. Je devine qu'elle surviendra cette nuit, alors qu'un garde oubliera de verrouiller une porte, un oubli qui permettra aux troupes de Mehmed II d'entrer dans la ville et de la saccager. Perdu dans ces considérations, le visage salé par les embruns qui m'assaillent, je n'ai que le temps de voir apparaître cette femme majestueuse, dans une robe d'apparat, le visage serti de bijoux dont les mouvements rythment la démarche de leur propriétaire. Je n'ai que le temps de l'admirer, confus, reconnaissant celle que j'ai tant aimée...

Tout à coup une brume déferle sur nous, s'abat sur la muraille, engloutit Byzance. « *Monsieur Baumgartner* ». Je dresse une oreille détendue puis me concentre, tente de visualiser cette femme somptueuse. « *Monsieur Baumgartner* ». Trop tard. Nous ne sommes plus sur le Bosphore.

Je tangué. Littéralement. Le roulis des vagues me donne la nausée. Je suis dans un canoë, parmi d'autres. Cette petite flottille dévoilée avance péniblement dans une mer guère tumultueuse. L'idiome qui se fait entendre ressemble à du castillan. L'allure des hommes autour de moi me confirme qu'il s'agit de pauvres hères, décharnés, barbus, hirsutes et sales. Nos embarcations se dirigent vers la plage où nous accostons. Un homme bondit sur le sable et se dirige vers un autre groupe qui attend sur la plage avant de se retourner et de crier : « Nous sommes les premiers à avoir navigué sur cette mer, Don Núñez de Balboa nous rejoint ! ». Les hommes lancent des cris de joie et brandissent les bras vers le ciel. C'est alors qu'un homme vêtu d'une armure impressionnante se présente au-dessus de la plage, marche vers nous d'un pas emprunté, semblant prêt à s'embourber dans le sable au moindre mouvement. Il lève la main droite et son épée, puis la gauche, tenant un drapeau sur lequel est peinte la Vierge. Il s'avance dans la mer jusqu'aux genoux et déclare « Je prends possession de la mer au nom des souverains de Castille ! ». Quelques minutes plus tard nous sommes assis sur la plage, en train de nous rasséréner. Des indigènes aux vêtements colorés se présentent à l'orée de la forêt voisine. Je perçois de grandes chevelures noires. Mon cœur sursaute. Le doute n'est pas possible. Cette démarche, cette allure. Je ne distingue pas les visages mais, me dressant soudainement, je pars en courant vers ces formes qui s'éparpillent aussitôt comme une volée de moineaux. J'ai identifié celle qui me rappelle tant de souvenirs et la suis en courant aussi vite qu'elle me fuit, sous les cris d'effroi des visiteurs et les encouragements rauques de la troupe restée sur le sable. Je m'enfonce dans la forêt, haletant, mes poumons me brûlent alors que la chaleur équatoriale laisse place à une forte averse, un déferlement de flots aussi violents que soudains, qui se mêlent à mes larmes.

« *Madame Da Costa* ». « *Oui j'arrive* ». On se lève. Une porte se ferme.

Il fait chaud, rudement chaud. Des hommes, vêtus de chemises grisâtres, avec un pantalon relevé jusqu'aux cuisses, fouillent l'eau des deux mains. Un chapeau large et décati sur la tête, la peau burinée par le soleil, ils sortent de la rivière une grande écuelle en métal qu'ils font virevolter à une vitesse impressionnante, d'un geste sûr, l'œil tout à la fois inquisiteur et inquiet. Je me dirige vers la rivière avec comme idée d'asperger mon visage rougi et mon crâne dégarni, mais à peine ai-je atteint la berge qu'un homme, goguenard, sort d'une tente et me montre d'un geste sa main dans laquelle il tient un pistolet, me faisant signe de déguerpir d'un mouvement laconique du canon. Je plisse les yeux, lève les mains en signe de capitulation et recule doucement avant de me retourner pour tenter d'escalader la petite colline qui me fait face. J'entends un coup de feu, puis la chaleur qui tape sur la roche, le mugissement du vent brûlant qui balaie les mesquites, le mouvement lent et inquiétant des serpents qui peuplent sournoisement ce territoire sévère. Je sens un élan derrière mes paupières en feu. Ma tête bourdonne. Mes oreilles sifflent. Je m'affaisse plus que je ne m'assois contre un rocher au sein de cet Eldorado qui a fait tourner la tête de plus d'un être humain, continent plus grand qu'un rêve où la misère finit toujours par l'emporter sur *l'hubris* de nos semblables comme de nos dissemblables, la splendeur et les rêves de grandeur qui s'abîment dans un fracas de maladies, de morts et de souffrances. John August Sutter y a découvert l'or, parti du Saint-Empire romain germanique, devenu riche en repoussant les frontières de l'Ouest, en créant des entreprises, des compagnies, des trusts, en achetant des terres dont la concession de San Francisco avant d'être spolié, victime des squatteurs, des bandits, du déferlement de ce que l'âme humaine contient de plus rance et qui le fit mourir dans la misère. Je devine au loin une guérite jusqu'à laquelle je me risque à claudiquer. Je traîne la mélancolie de ma vie jusqu'à cette mesure contre laquelle je m'abats. Je sens sa présence derrière mes paupières brûlées. Je sens ses gestes qui vont et viennent. Je sens le linge humide apposé sur mon front. J'entends sa respiration. Je la hume comme on hume le souvenir d'une vie passée, la fragrance de mille matins partagés. J'ouvre mes yeux, et quand elle se retourne de sa grâce de danseuse, je cache mon effroi et ma peine dans mes paumes : elle n'a pas de visage.

Monsieur Baumgartner.

- Monsieur Baumgartner ! Qu'est ce que vous faites encore ici, c'est l'heure de la fermeture !

Je devine de la peine dans le regard du Docteur Auster. Il se penche et ramasse mon livre, les très riches heures de l'humanité, de Stefan Zweig, qu'il me tend.

- Vous voulez que je revienne une autre fois Docteur ?
- Non non, vous venez de Chelles, ce n'est pas la porte à côté. Suivez-moi Monsieur Baumgartner et dites moi tout.

Je l'aime bien le Docteur Auster. Quinze années que c'est notre médecin traitant, on est resté malgré les déménagements. C'est un homme sans âge, jeune quand même, mais plus complètement, égal à lui-même. Il est cartésien : il ouvre le champ des possibles puis referme les hypothèses les unes après les autres. Il voit juste. Il vous envoie faire les analyses, n'oublie aucune possibilité et étaye sa démarche scientifique de preuves matérielles comme de déductions précieuses. C'est comme ça qu'il a identifié rapidement le cancer.

Il rallume la lumière du cabinet, appuie sur l'unité centrale de son ordinateur, s'assied alors que je prends place face à lui et me regarde.

- Vous êtes en nage Monsieur Baumgartner. Vous vous sentez fiévreux ?
- C'est pire que ça docteur.

Je laisse un temps puis murmure : « Je n'arrive plus à voir son visage ».